

Chapitre Quatrième

Dans la synagogue

L'aube était désormais proche, seul le pépiement d'un oiseau grelottant dans l'abri où il avait passé les heures sombres de la nuit, semblait l'annoncer. On devinait une fine ligne grise à l'orient sur les crêtes des monts, mais entre les buissons touffus et les pineraies qui recouvraient le versant le long duquel Hanania et Jacques descendaient, une obscurité épaisse pleine d'humidité, de bruissements et de craquements inquiétants dissimulait et rendait encore tout confus. Souvent les deux hommes perdaient le sentier, glissaient les pieds devant, provoquant un bruit fâcheux de pierres éboulées, tout à coup se trouvaient en face d'un rocher et étaient contraints de le contourner. Le pire c'était l'âne qu'ils avaient dû traîner derrière eux sur l'insistance de Simon, il ruait, s'arc-boutait, heureusement il ne protestait pas en brayant car, avant de partir, on lui avait serré une corde autour du museau.

Après une vive discussion sur quel serait le déguisement le plus adapté, le groupe avait décidé en fait qu'Hanania porterait des vêtements qui le feraient passer pour un marchand : une tunique de laine à bandes blanches et marron, large et facile à rouler autour de la ceinture que portaient toujours ceux qui par métier faisaient beaucoup de route, avec au fond les nappes rituelles d'un beau bleu jacinthe, puis un manteau de poil de chèvre, fermé sur la poitrine par une boucle à chaînette et des sandales à lanières de cuir dur. Ils avaient volé le tout deux semaines auparavant à un marchand arrogant, ami des kittim l'abandonnant nu au milieu de la route. Il s'était mis ensuite une ceinture robuste, y avait suspendu une petite outre pour l'eau et la gaine d'un gros couteau. La sica, il la tenait cachée entre les plis de sa tunique. Sur sa tête Marie qui avait un faible pour lui sans que les autres ne s'en soient aperçu, lui avait arrangé le morceau de toile blanche étroite que tous les juifs portaient.

L'âne, qui portait deux sacs presque vides à cheval sur son bât, était indispensable pour qu'Hanania ressemble à un marchand en tournée dans les villages de la zone, à la recherche de la laine de printemps, la pire de l'année, à acheter. C'était le dernier des trois qu'ils avaient ramenés du campement romain et qui avait été destiné d'abord à un sort bien différent.

On avait décidé en outre que le jeune Jacques, l'am-a-harez, avec sa sempiternelle tunique déchirée et ses pieds nus, descendrait avec le sicaire de la montagne vers le village qui se trouvait aux alentours de Tecoa. On lui avait seulement un peu raccourci la barbe pour qu'il n'ait pas l'air d'un véritable animal sauvage.

Le village vers lequel ils se dirigeaient était assez important. Il avait une place pas toute plane mais vaste, où se tenait le marché deux fois par semaine, le lundi et le jeudi. Mais même si un marchand s'était présenté un vendredi, un de ceux qui circulaient d'un endroit à un autre pour vendre ou plutôt troquer les petites choses utiles à la vie de chaque jour contre des produits locaux, il n'aurait pas éveillé le moindre étonnement. En outre, un lointain parent de Jacques y habitait dans une des dernières maisons vers la montagne ; il les accueillerait sûrement avec méfiance mais leur donnerait de quoi dormir à tous deux pour une nuit sans poser trop de questions.

L'Exacteur des impôts, qu'Hanania avait l'intention de frapper, devait arriver seulement le samedi matin, d'après ce qu'avait dit l'espion de Simon, mais il fallait cependant que le sicaire se familiarise un peu avec l'endroit, avant de faire le coup et en plus, savoir quelle serait le chemin le plus facile pour fuir.

Jacques, en vrai paysan, devait servir de guide et d'instructeur à l'aristocratique citadin Hanania qui avait eu peu d'occasions, sa vie durant, de passer deux jours dans un village au contact des gens du cru.

Après le énième lacet autour d'un rocher, les deux hommes se trouvèrent en haut de la dernière pente et le village leur apparut, illuminé par le soleil qui maintenant était levé, perpendiculaire sur leurs têtes.

Il était situé dans une vallée ou plutôt une cuvette verdoyante pas très étendue, entourée de tous côtés de ravins, comme cela arrivait habituellement dans cette partie de la Judée, et jusqu'à un certain point par des pentes escarpées parsemées de pierres. Toutefois la partie la plus basse de ces pentes avait été aménagée en terrasses le plus haut possible. Dans les longues bandes de terres, contenues par des murets de pierres sèches de l'endroit, ressortaient le vert pale des oliviers et le brun des vignes. Le fond de la cuvette, au contraire, d'un côté était subdivisé en de nombreux petits, et souvent très petits champs, et de l'autre, la plus étendue apparaissait cultivée en amples bandes soigneusement alignées, signe d'une agriculture plus rationnelle.

Les petits champs constituaient chacun le bien précieux, souvent unique, d'une famille de paysan ; les vastes bandes où en ce moment de la saison blondissait déjà le blé, appartenaient de toute évidence à un seul domaine géré sur des critères d'exploitation intensive, introduits depuis peu en Judée. A l'abri de la propriété, sur sa largeur, s'élevait une ferme fortifiée où, si ce n'était le propriétaire, résidait à coup sûr le régisseur entouré de ses gardes armés et des esclaves.

De là-haut, les deux hommes apercevaient les petites silhouettes des paysans, occupés à sarcler, piocher, semer ou arroser les légumes avec des petits récipients en terre. D'autres se déplaçaient sur les sentiers qui s'entrecroisaient sans arrêt à travers toute la petite vallée, à pieds et courbés sous le poids des fagots ou à cheval sur les ânes qu'ils poussaient au trot de leurs talons. Limpide luisait l'eau rare qui courait dans les canaux d'irrigation, retenue ou déviée à travers champs par de petits bouchoirs de bois.

Le village se trouvait presque au centre de la cuvette appuyé contre la pente côté ouest, il était formé d'une centaine de maisons côte à côte si bien qu'on pouvait aisément passer d'une terrasse à l'autre. Derrière ces petites constructions cubiques à un étage, blanchies à la chaux, il y avait des jardinets clos par des palissades rudimentaires et les enclos pour les moutons ; au milieu, des courettes et des passages d'une maison à l'autre. Trois routes pierrées se rejoignaient sur la place au centre de laquelle faisait de l'ombre un grand sycamore planté juste à côté de la fontaine publique.

Sur la gauche de la place, au-dessus d'une petite butte qui lui permettait d'être un peu plus haute que les maisons, comme le prescrivait la tradition, se trouvait la synagogue du village : édifice rectangulaire sans prétentions, avec un portique d'un côté et l'axe orienté vers Jérusalem. A l'extérieur du village, installé au début de la route de Tekoa, on tombait à la première lueur du matin sur la présence étrange et hostile d'un poste de garde romain.

A la vue des maisons, des champs et des paysans qui déjà y travaillaient dur, les yeux de Jacques s'illuminèrent de plaisir. C'était son monde, celui dont même les moindres détails lui étaient familiers. Sur le visage d'Hanania, au contraire, flottait une expression perplexe et embarrassée : Tout lui était étranger ; incompréhensibles ces gestes, étrange le paysage si soigneusement transformé par le travail des paysans et si peu ressemblant à la nature artificielle des jardins du palais de sa famille.

Aucune voix n'arrivait jusqu'à la colline où les deux hommes s'étaient arrêtés pour regarder en bas. Seuls le braiement d'un âne ou le bêlement d'un mouton rompaient le silence. La vision sereine des champs, la paix qui semblait de loin régner dans les maisons, ces mouvements d'hommes et d'animaux étaient si familiers que Jacques se mit à regretter son village et sa terre.

Mais en pensant à quelle fatigue, quelle misère, quelles cruelles injustices se cachaient sous l'apparence de ce tableau, le jeune homme se reprocha cet instant de nostalgie si peu justifiée.

Il se secoua et presque avec rage, s'adressa à son compagnon : « Descendons maintenant Hanania, ne nous attardons pas davantage ; on pourrait nous apercevoir. Tu vois là au fond... » Et il montra une petite maison mal en point à proximité de la pente, « L'endroit où habite mon parent. On fera semblant d'être arrivé par la route d'Hébron ».

Et sans attendre de réponse, il secoua brusquement l'âne, prit à grands pas le petit sentier qui descendait en serpentant de terrasse en terrasse.

Hanania, même s'il avait cent questions à lui poser se résigna à presser le pas en silence pour le suivre.

Dès qu'ils arrivèrent sur la route, voyant deux paysans venir à leur rencontre, Jacques de la main fit signe à l'autre de passer devant lui et il s'efforça d'avoir l'air soumis qu'il pensait être celui un serviteur de marchand. Hanania, lui jeta un coup d'œil et prit immédiatement l'air affairé et prudemment curieux d'un acheteur à la recherche de bonnes occasions.

La maison, où ils arrivèrent peu après, était vide. Seul de l'arrière arrivait le tac-tac d'une pioche. Mais la porte n'était pas barricadée.

Jacques attacha l'âne à un piquet, s'approcha du seuil : « Il y a quelqu'un ? »

Le bruit de la pioche s'arrêta et sur la porte se présenta d'abord, une petite fille curieuse et silencieuse ; derrière elle sa mère, qui essayait de nettoyer ses mains pleines de terre en les frottant sur sa tunique. La femme demanda immédiatement en les scrutant avec méfiance : « Qui cherchez-vous ? Et aussitôt après, avec une crainte soupçonneuse : « Qu'est ce que vous voulez ? Je croyais que vous étiez... »

Sur leurs deux visages des signes de malnutrition, sinon de faim, étaient si évidents qu'ils serraient le cœur.

Jacques quitta des yeux la fillette qui semblait la plus épuisée et se hâta de tranquilliser la femme. « Nous cherchions Judas. Je suis Jacques ben Sosas, son parent. Mon père... »

La femme ne le laissa pas finir.

Ce n'était pas l'usage que les femmes juives interrompent un homme qui parlait et ça aussi - nota Hanania – c'était le signe du délabrement moral auquel il fallait remédier et dont les coupables devaient être impitoyablement punis.

« Judas est de journée à la ferme » elle lui jeta un regard fuyant en face. « Je te reconnais, même si tu es venu ici quand tu étais petit » Et elle ajouta, soulagée : « Revenez ce soir ».

Sans plus rien écouter, elle cacha son visage derrière un voile dont elle ne s'était pas souciée de se servir avant, se retira dans l'obscurité de la maison en tirant sa fille derrière elle.

« Lui, c'est un marchand » dit Jacques essayant de la retenir.

Restés seuls Hanania demanda : « Et maintenant, qu'est ce qu'on fait ? »

L'am-a-harez se gratta la tête, fit une grimace et répondit l'air embarrassé : « Maintenant tous les hommes sont dans les champs. Sur la place, il n'y aura que des femmes pour tirer l'eau à la fontaine. On s'est peut-être tromper d'heure d'arrivée. Je croyais trouver Judas dans son champ et au contraire il est lui aussi obligé de faire l'esclave à la ferme. Si tu veux, on fait semblant d'avoir à faire autre part, et dès qu'on sera sortis du village, on se met sous un arbre pour se reposer et ce soir on revient ».

Hanania ne trouva rien à redire. Et même s'il lui semblait que l'affaire était mal partie, il acquiesça : « Comme tu juges le mieux ».

Au coucher du soleil, les deux jeunes hommes revinrent sur leurs pas. Cette fois-ci l'homme qu'il cherchait était là. Il était assis sur un petit banc, devant sa maison, l'air fatigué et caressait en silence sa petite fille debout près de lui. Ses yeux étaient fixés à terre, perdus dans ses pensées qui, vu l'expression de sa figure, ne devaient pas être très gaies.

Jacques avait le souvenir d'un homme vigoureux, avec une certaine fierté sur son visage. Maintenant il se trouvait en face d'un paysan tout courbé, vieilli et abattu. C'est seulement quand les deux hommes furent juste en face de lui qu'il

eut l'air de s'apercevoir de leur arrivée. Il les dévisagea, regarda derrière eux pour voir s'ils étaient seuls, reporta son regard sur eux et sans montrer ni curiosité ni grand intérêt, sans se lever il demanda : « Que voulez-vous ? »

« Je suis Jacques, fils de Sousas. Le père de mon père... »

« Ah, oui ! Ma femme me l'a dit » le paysan ne le laissa pas finir, « Oui je me souviens de ton père ». Il soupira : « Autres temps ! »

Et puis agacé, il répéta : « Et vous deux, qu'est ce que vous voulez dans ces parages ? »

A ce moment là, la femme apparut à la porte, un bol à la main où elle remuait quelque chose, feignant de ne pas s'occuper plus que ça des deux hommes – mais le coup d'œil qu'elle leur avait jeté trahissait son inquiétude – elle demanda à son mari : « Le hazzan a-t-il déjà sonné la trompe du sabbat ? Je ne l'ai pas entendue. Je ne voudrais pas être en retard pour le repas. Je respecte le sabbat, moi ! »

« Rentre ! » lui ordonna Judas avec rudesse. Et regardant à nouveau les deux hommes, il grommela après elle : « Comme si le respect du sabbat avait encore de l'importance ! »

« Je suis au service du marchand qui est ici avec moi. Il tourne dans les villages alentour à la recherche de laine à acheter » commença à réciter Jacques, trahissant avec maladresse qu'il avait appris son rôle par cœur. Mais il s'interrompit tout de suite, interdit par le coup d'œil incrédule que son parent glissa sur la figure d'Hanania.

« Lui, un marchand ? »

Hanania essaya d'arranger les choses : « Shalom, Judas. Oui, je suis un marchand, et assez connu sur le marché de Tekoa. Pardonne-moi si je me présente à cette heure. Je cherchais un homme connu et estimé dans le village qui puisse m'indiquer les familles qui ont de la laine à vendre ».

« Ce soir ? »

« Et pourquoi pas ? »

« Mais maintenant il est déjà tard ! Et c'est bientôt le Sabbat ! Et puis je suis fatigué » répondit de mauvaise grâce Judas, regardant à nouveau le faux marchand avec scepticisme.

« Autre erreur ! » Se reprocha Hanania et en cachette il effleura de la main le bras de Jacques pour l'inviter à les tirer de ce pétrin.

« Le marchand pensait qu'on trouverait les gens du village sur la place après le travail. Le temps est si beau ! Un seul mot de toi ». Jacques essaya à son tour de remédier à l'affaire coûte que coûte et de le persuader.

« Non, rien à faire ». Le paysan se leva avec peine et commença à rentrer chez lui, s'appuyant de la main sur l'épaule de la fillette pour qu'elle l'aide. Celle-ci continuait à regarder les deux étrangers avec la curiosité d'une enfant mais aussi la méfiance de qui a déjà connu la peur.

Arrivé sur le seuil, il se tourna : « Et puis les temps sont durs, maintenant. Qui veux-tu qui ait envie de se promener ? ».

Il donna un coup d'œil à Hanania et secoua la tête perplexe : « Mais tu es un marchand, toi ? »

« Oui, pourquoi ? »

« Pour un marchand de laine tu portes des habits bien coûteux. De marchand de ville. »

« Nous donnerais-tu de quoi dormir cette nuit ? » l'interrompit soudain Jacques, les surprenant tous les deux.

« Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ? »

« Nous n'avons pas trouvé de place ». Mentit Hanania.

Judas poussa en avant sa fille, se tourna, fit un pas en dehors de la porte et resta en attente là comme s'il était entrain de bien mesurer ce qu'il devait dire, puis, il les fixa droit dans les yeux : « Ecoutez. Toi, tu es mon parent, même si c'est de loin, parce que tu ressembles à ton père. D'accord. Le devoir d'hospitalité m'impose de vous accueillir. Si vous vous contentez... Mais toi, tu n'es pas un marchand. Ne me racontez pas d'histoires ».

« Nous avons de la nourriture avec nous. Préparée aujourd'hui car nous aussi nous respectons le sabbat. On peut la partager avec vous. » Jacques essaya de l'amadouer.

L'homme resta encore un moment silencieux, puis il dit à voix basse comme s'il craignait que sa femme puisse l'entendre : « Je ne sais pas ce que vous avez l'intention de faire. Je sais que demain matin arrive ici le publicain avec ses sbires. Et vous arrivez à l'improviste, on ne sait pas d'où. Je sais peut-être ce que vous avez idée de faire, ou peut-être pas. Si c'est ce à quoi je pense, je vous approuve. Entrez, et demain à l'aube, allez-vous en en silence. Là à côté, il y a une vasque avec de l'eau ». Et il disparut à l'intérieur de la maison.

Surpris, les deux hommes ne surent que répondre. Seul Jacques murmura un : « Merci » et se tourna en hâte pour fouiller dans une des besaces sur le dos de l'âne pour prendre le peu de nourriture qu'ils avaient apporté avec eux.

Pendant qu'ils se lavaient les mains, Hanania demanda à son compagnon : « Il nous trahira ? »

« Non c'est un brave homme. Essayons plutôt de ne pas le compromettre ». Alors qu'ils entraient dans la pièce qui constituait l'unique chambre de la maison, dans le silence et l'obscurité qui désormais enveloppaient les champs et le village, on entendit se répandre dans l'air le son plaintif de la trompe du hazzan. D'instinct, Hanania se retourna pour regarder le ciel : les trois étoiles, dont parlait le Livre, brillaient déjà, hautes et silencieuses, pour annoncer le jour du repos.

Dans la maison, la petite lumière jaune luisait faiblement sur la huche.

Le lendemain matin, les deux hommes se levèrent du sol en terre battue où ils avaient dormi – Hanania enveloppé dans son manteau et Jacques la tête appuyée sur une des besaces – ils se réajustèrent comme ils purent à la lumière du lumignon qui ne s'était jamais éteint et ils sortirent de la maison. Mais avant

le jeune citadin avait fouillé dans la besace, en avait sorti les deux derniers pains et les avait déposés sur le seuil. La famille semblait encore dormir.

« Maintenant, qu'est ce qu'on fait ? » demanda-t-il. « Toi tu connais bien leurs habitudes. Moi je n'ai jamais passé une journée de fête dans un village ».

« Nous allons sur la place, naturellement » déclara Jacques avec assurance, en détachant l'âne. « Tu joueras encore un peu au marchand. On regarde autour de nous. Tôt ou tard arrivera notre homme. Après ce sera ton affaire. Repère bien la route, parce que c'est par là que tu devras fuir. Je t'attendrai au début. Et puis, hop ! On file par la montagne là derrière nous ! »

Mais peu de temps après, comme s'il s'en souvenait juste à ce moment là, il se frappa le front de la main : « Ah, oui ! Il faut aller à la synagogue pour l'Office. Ils vont tous y aller. On ne peut pas rester au milieu du pays, seuls à attendre ».

« Mais toi, est-ce que par hasard tu y serais allé à la synagogue ? » s'informa Hanania l'air de vouloir se moquer de lui.

« Quelques fois, quand j'étais petit » dit Jacques vexé. « Mais je saurai bien me tenir. N'en doute pas ».

Ils firent en silence encore un bout de route, prenant une ruelle étroite qui passait entre deux rangées de maisons basses, serrées les unes contre les autres et d'où sortaient et entraient par la porte des enfants bruyants et bagarreurs et des femmes qui s'appelaient entre elles d'une porte à l'autre.

Mais il n'y avait pas un air de fête. Il sembla aux deux hommes que – au-delà des signes de misère évidents sur les visages, les vêtements en piteux état, les murs décrépis - flottait, où que l'on pose les yeux, une sorte d'attente et d'effroi de quelque chose de menaçant qui allait arriver.

Ils arrivèrent enfin au bout de la rue ; après un virage la place s'élargit devant eux pleine d'hommes. Les deux ou trois boutiques qui donnaient sur elle étaient fermées ; l'eau gargouillait de la fontaine située sur un côté, inutile et désertée par les femmes. Sous le sycomore chargé de fleurs, personne ne s'arrêtait. Non, même là il n'y avait pas d'air de fête : cette atmosphère de jour de repos faite de brouhaha, de rires, de va et vient inutiles, de mouvements tranquilles mais pleins de curiosité d'un groupe à un autre.

Quelques hommes priaient en silence, debout, courbés, les mains tendues en avant et le visage tourné vers Jérusalem ; D'autres, à voix basse, s'interrogeaient entre eux.

Trois soldats romains, apparemment un décurion et deux auxiliaires, immobiles au fond de la place observaient paresseusement la scène, une expression stupide sur le visage. Tous trois jetèrent un regard scrutateur et méfiant sur les deux hommes qui venaient d'apparaître : celui de droite se pencha vers le décurion pour lui murmurer quelque chose mais celui-ci après un coup d'œil au marchand, secoua la tête et haussa les épaules. Et tous trois retournèrent se morfondre immobiles.

Les deux jeunes gens, dès qu'ils eurent fait deux pas vers l'arbre où déjà de nombreux ânes étaient attachés pour y laisser le leur, s'aperçurent que bien des regards craintifs les suivaient, que beaucoup avaient cessé de prier, et d'autres regardaient derrière eux pour voir si à leur suite arrivait quelqu'un d'autre. Le vêtement de marchand d'Hanania sembla les tranquilliser et ils retournèrent à leurs prières et à leurs dialogues inquiets. Près de la vasque de la synagogue, ils étaient déjà nombreux à faire leurs ablutions rituelles. Pour pouvoir continuer leur rôle, il aurait fallu qu'ils puissent parler avec quelqu'un mais, mais dès qu'ils s'adressaient au plus proche, celui-ci détournait le regard et même tournait le dos et s'éloignait.

En regardant alentour, Hanania s'aperçut tout à coup que presque tout le monde portait déjà le châle de prière.

« On a pas de tallit Jacques ! Qu'est ce qu'on fait ? »

Son compagnon resta un moment interdit : « Cà, c'est embêtant ! »

Mais ensuite, en cherchant dans ses souvenirs, il eut l'idée de suggérer : « Il me semble que le hazzan d'un petit pays comme celui-ci a toujours un châle à prêter à un étranger. Allons chez lui ».

Juste à ce moment là le hazzan sortait par la porte de la synagogue et portait la trompe à sa bouche pour appeler tout le monde à l'office du sabbat.

Les hommes se hâtèrent, en se poussant presque les uns les autres, à pas rapides vers la porte de l'édifice, comme si entrer dans ce lieu les libérait des trois soldats romains, dont la présence hostile était le présage de ce qu'ils craignaient qu'il pouvait arriver plus tard.

Rapide et l'air le plus modeste possible, Jacques, se mêla aux autres, s'approcha du hazzan et attira son attention en lui touchant le bras : « Shalom, hazzan, nous voudrions prier nous aussi » et il montra de la tête Hanania. « Lui c'est un marchand et moi son serviteur. Mais nous n'avons pas le tallit. Pourriez-vous nous en prêter un ? »

Le hazzan, vieil homme maigrelet, tout courbé mais le regard débonnaire, de celui qui sait et qui est habitué à ne voir que des ennuis autour de lui, les observa un instant. Il ne fit pas de commentaires, ne demanda rien. Il se limita à dire : « Venez » Et il entra. Les deux hommes le suivirent.

La salle de la synagogue était pleine quand, la tête couverte d'un châle, ils se mélangèrent aux personnes présentes et allèrent prendre place près de la porte.

Le hazzan se plaça devant l'armoire des rouleaux de la Loi ; il semblait maintenant transformé dans sa personne, le regard lumineux et malgré sa voix fragile, en psalmodiant avec harmonie, il commença à réciter la première des prières prévue par l'Office : « Que soit sanctifié et magnifié Son grand nom, dans le monde qu'Il a créé selon Sa volonté ».

Hanania se mit à suivre la prière mais sous le châle ses yeux scrutèrent prudemment l'assemblée alentour, se demandant qui d'entre eux s'opposerait ou l'aiderait dans l'action qu'il devait accomplir. Il eut l'impression de ne recueillir que des regards résignés.

Jacques au contraire se tenait là à côté embarrassé, la tête penchée, se demandant s'il avait commis quelque autre erreur.

Le hazzan récitait : « Béni est le Seigneur qui est le béni dans les siècles des siècles... »

L'amen qui sortit de toutes les bouches sembla plus un soupir d'espoir qu'un assentiment convaincu.

Un homme, un peu mieux vêtu que les autres, assis sur un des bancs du premier rang – ce devait être un des rares paysans aisés du pays – se leva, décidé prit place devant l'armoire à côté du hazzan et commença à réciter le Shemà : « Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu, le Seigneur est un. Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces... »

Jacques se joignit au chœur. Du fond de sa mémoire revenaient sur ses lèvres les paroles qu'à treize ans, il avait récitées la première fois avec son père dans la synagogue de son pays.

Hanania se demanda, alors qu'il récitait avec ferveur et d'une voix bien claire la prière comme si c'était un hymne de guerre, quel passage de la Torah il aurait choisi pour la lecture. Il y avait maintenant plus d'une année qu'il n'était pas entré dans une synagogue et il avait donc oublié quel était l'ordre de lecture au mois de Nissan. Était-on déjà arrivé au Deutéronome ? Et puis il était curieux d'écouter le commentaire de ce paysan droit devant lui l'air fervent. Cela lui permettrait de comprendre beaucoup de choses : s'il y avait encore de l'espoir dans cette communauté ou seulement du désespoir : seulement une colère mal étouffée ou même, peut-être, une quelconque volonté de se battre.

Mais le fait déjà qu'un seul homme se soit offert de lire la Torah et non les sept prescrits par la tradition portait à penser que la méfiance et un repli résigné sur soi prévalaient.

Le hazzan, au terme de la lecture du Shemà, se tourna vers l'armoire, en ouvrit les portes d'un geste solennel et en sortit le rouleau de la Torah. Il se tourna, leva son regard sur l'assemblée pour voir si quelqu'un d'autre se levait des bancs ou s'avavançait depuis le fond pour commenter un passage du livre sacré, et il rencontra un mur d'yeux silencieux et inexpressifs. Il hocha un peu de la tête, tendit le rouleau à l'unique lecteur et suggéra à voix basse : « Genèse, 32... »

L'autre prit le rouleau dans ses mains avec une courbette un peu trop appuyée, le déroula jusqu'au point indiqué par le hazzan et commença à lire d'une voix de stentor comme s'il voulait affirmer sa propre détermination face à ses compatriotes découragés.

« Et voici qu'un homme lutta avec lui jusqu'au jour. Et voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le toucha au nerf de la cuisse et tout de suite il resta sans forces ».

Le lecteur leva les yeux du texte et se tourna vers le hazzan qui, sur-le-champ, traduisit en araméen le passage écrit en hébreu que presque personne ne comprenait.

Il reprit sa lecture : « Puis il lui dit : « Laisse-moi partir, car c'est déjà l'aurore ». Jacob répondit : « Je ne te laisserai pas partir si tu ne me bénis pas ». Cet homme dit alors : « Quel est ton nom ? » Il répondit : « Jacob ». Mais celui-ci : « Ton nom ne sera plus Jacob mais Israël, car si tu as été courageux en luttant contre Dieu, combien de victoires auras-tu en plus si tu combats contre les hommes ? » Jacob alors l'interrogea : « Dis-moi, comment tu t'appelles ? » Mais celui-ci répondit : « Pourquoi tu me demandes mon nom ? » et dans ce même lieu, il le bénit. Jacob donna à ce lieu le nom de « Fanuel », en disant : « J'ai vu Dieu face à face, et pourtant je suis encore en vie ».

Le lecteur restitua le rouleau, resta un moment silencieux, regardant au-dessus des têtes de l'assemblée pour bien réfléchir à ce que devait être son commentaire, puis il s'assit face à elle, fit un vigoureux signe d'approbation de la tête pour confirmer la décision qu'il avait prise en lui-même, et il commença : « Frères, nous venons d'entendre comment notre Seigneur s'est complu en Jacob pour son courage et sa force d'âme. N'est-ce pas là peut-être un message qu'Il a voulu nous envoyer à tous ? Et alors, comment pouvons-nous douter – nous qui sommes les fils de Jacob – de l'aide du Béni ? Lui – que Son nom soit loué dans l'éternité – il a loué notre père à nous tous, après avoir mis à l'épreuve ses forces et les avoir trouvées valides. Et donc il ne nous abandonnera jamais à la douleur et au désespoir, mais en un temps fixé par Lui, il viendra à notre secours. N'a-t-il pas arraché notre peuple de l'ignominie d'Égypte ? N'a-t-il pas fait pleuvoir la manne sur nos pères, les sauvant de la faim ? Et comment pouvons-nous oublier qu'Israël est le nom que Lui-même a imposé à Jacob, parce qu'il a eu le courage de lutter aussi contre Lui ? N'avons-nous pas été choisis comme Son peuple saint pour notre fidélité aux commandements qu'Il nous a donnés sur le Sinaï mais aussi parce que nous sommes un peuple indomptable qui toujours s'est relevé avec Son aide des malheurs et voit enfin les païens oppresseurs à ses pieds ? Nos angoisses présentes sont seulement une épreuve qui nous a été imposée parce que nous n'avons pas été fidèles à la Loi et que nous avons péché. Nous devons nous repentir et Le prier. Et Lui nous arrachera à la douleur. Courage, frères ! Supportons et ayons confiance. En nous et en notre foi se trouve le salut ».

Un murmure d'assentiment mais aussi des plaintes désespérées sortirent sous les châles de prière. Le paysan aisé qui probablement était en règle avec les impôts – pensa malignement le jeune sicaire – reprit sa place sur le banc du premier rang. Il semblait très content de lui.

« Est-ce possible... » se demanda Hanania, « que ces paroles de vague encouragement reflètent l'opinion de tous les gens qui sont ici ? Le Béni nous aidera, d'accord. Il nous enverra Son Messie, c'est sûr. Mais comme Jacob s'est rendu digne de la bienveillance divine en montrant son courage sur le torrent, nous devons nous, nous montrer dignes de l'aide du Béni, en agissant avec zèle. La foi ne suffit pas. Il faut un engagement. Des affirmations de ce genre il les avait déjà entendues dans les milieux pharisiens de Jérusalem et c'est

justement ce qui l'avait décidé à se jeter à visage découvert dans la lutte contre les kittim. Les Maccabées avaient-ils attendu passifs l'aide du Béni ?

Un instant il eut la tentation de se frayer un chemin parmi l'assemblée, de prendre place près du hazzan et de lancer un discours enflammé de combat à ces pauvres gens apeurés. Mais il s'arrêta à temps, parce que Jacques qui en avait eu l'intuition d'un coup d'œil, l'avait retenu par un bras. Il avait raison l'am-a-harez ! C'était avec d'autres moyens qu'il fallait les aider. Et furtivement il mit la main dans sa tunique pour effleurer la sica, pour s'assurer qu'elle était encore là.

C'était au tour de quelqu'un d'autre de lire et de commenter un passage des Prophètes. Le hazzan regarda autour de lui, l'air incrédule : Personne ne s'était levé et tout le monde tendait l'oreille vers la place, essayant d'interpréter les quelques bruits qui en provenaient.

« Frères, nous devons maintenant terminer le Service comme le veut la tradition » murmura-t-il plein de tristesse.

Personne ne se décidait à le rejoindre près de l'armoire grande ouverte. Ils s'observaient tous l'un l'autre, plusieurs s'approchaient de quelques pas de la porte, essayant de ne pas se faire remarquer.

Finalement, d'un des dernier rangs s'avança, en écartant brusquement ceux qui l'empêchaient d'avancer, d'un pas plus nerveux que résolu un jeune homme dont la tunique très usée dénotait qu'il s'agissait d'un paysan – ou peut-être d'un artisan – très pauvre. On comprit par les regards qui l'accompagnèrent qu'il ne jouissait pas d'une grande considération parmi les gens de son village.

« C'est moi qui fais le commentaire aujourd'hui ». Expéditif il déclara au hazzan d'un ton de voix qu'il croyait tranchant mais qui au contraire était vraiment hésitant. « Je choisis un passage de Michée ».

Il prit des deux mains le rouleau que le hazzan avec un sourire perplexe en se retournant avait choisi parmi les autres dans l'armoire, le déroula, le parcourut seulement un instant, leva deux yeux pleins de défi sur l'assemblée et comme s'il le savait par cœur, en toute hâte il récita : « Malheur à ceux qui méditent l'injustice et ourdissent le mal sur leurs couches. A la lumière du matin, ils l'accomplissent car ils en ont le pouvoir dans leurs mains. Ils veulent des champs et ils les volent, des maisons et ils s'en emparent. Ils oppriment l'homme et sa famille, l'individu et son bien. C'est pourquoi ainsi dit le Seigneur : « Voici que je prépare un mal contre ces gens tel que vous ne pourrez plus retirer vos cous. Vous ne marcherez plus la tête haute, car ce sera un temps de malheur ».

Le hazzan traduisit en araméen.

Le jeune homme commença son commentaire : « C'est ainsi ce qu'affirme le prophète. Et il parle de nous. C'est nous qui volons aux pauvres leurs terres et leurs maisons. Et même si on ne le fait pas en personne, nous tenons de nos mains le sac où le voleur jette notre bien. Nous lâches, qui voyons nos villages pillés et détruits par les kittim aidés par tout ceux qui parmi les judéens sont

repus et se sont éloignés de la Loi. Mais la colère du ciel est déjà sur leurs têtes. Je vois des nuées menaçantes qui avancent, des vents brûlants qui soufflent, et derrière eux arriver les anges vengeurs envoyés par le Béni. Et qui a péché sera jugé et puni pour l'éternité. Et qui, fou d'orgueil, aura cru pouvoir poser son pied impie sur la tête d'Israël, sera confondu. Qui est en haut sera précipité, qui est en bas sera élevé ».

Au fur et à mesure qu'il parlait, le jeune paysan s'enflammait de plus en plus. Il brandissait le rouleau des Prophètes de la main droite comme si c'était une épée et il allait lever le bras dans un geste d'admonestation, quand de la place arrivèrent dans la salle des hurlements violents, des cris de désespoir et un bruit de pas de course.

En un clin d'œil, tous se précipitèrent vers la porte, se poussant les uns les autres dans un brouhaha confus. Beaucoup avaient jeté par terre leur châte de prière, pour être plus rapides dans la fuite. En vain le hazzan éleva sa faible voix : « Restez ici, frères ! Le Seigneur nous protégera ».

L'orateur cria, en se ruant lui aussi vers la sortie : « La colère du Seigneur est sur notre village ! Fuyons dans les montagnes, frères ! »

Dans la cohue on entendait plus fort que toutes les voix qui hurlaient terrorisées et gémissaient désespérées : « Ma famille ! », « Mes enfants ! »

Hanania et Jacques ne perdirent pas un instant. Sans rien se dire, ils se lancèrent au milieu des paysans, et comme ils étaient jeunes et habitués à l'action, ils réussirent tout de suite à se frayer un chemin et ils furent dehors.

Hanania dès qu'il eut entendu cette clameur effroyable et confuse de hurlements et de pleurs, eut un coup au cœur et se demanda hésitant : « On y est ? Est-ce là l'occasion que j'attends ? Saurai-je la saisir ? » Mais son regard tomba sur tout ce qui se passait près de la fontaine et il sentit subitement un grand calme l'envahir.

Il dit en hâte à son compagnon : « Nous ne nous connaissons pas... J'y vais tout de suite. Toi vas là au fond au début de la route. Si j'ai besoin de toi, tu m'aideras à fuir ».

Résolu, il se mêla aux paysans. Quelques-uns tentaient de fuir, qui par une route, qui par une autre. Beaucoup ne savaient pas quoi faire, regardant autour d'eux angoissés. Mais un petit groupe, en hurlant, se mit à courir vers la fontaine.

C'était là, le centre d'une scène terrible. Ce que tout le village avait craint qu'il arrive pendant toute la matinée, allait arriver. Cinq hommes armés, à moitié nus étaient occupés, rapides et indifférents, comme s'il s'agissait d'un travail ordinaire, à enchaîner trois femmes qui hurlaient en vain, essayaient de se jeter par terre, se débattaient. Deux d'entre elles avaient leurs petits agrippés à leur tunique, qui pleuraient désespérés. Ils les avaient traînées là jusque sur la place, en les tirant hors de leur maison, pour servir d'appât à leurs maris. D'autres soldats, le visage aussi indifférent et impitoyable, armés de courtes lances, d'épées, de chaînes prêtes dans les mains, s'étaient placés aux bouts des

rues pour empêcher toute fuite. Au centre de la place, solide sur ses courtes jambes, mince et avec une tête de renard, se tenait un homme, la poitrine protégée par une cuirasse trop grande pour lui et sur la tête une sorte de couvre-chef de cuir dur à la mode syrienne. Sur sa poitrine, une plaque de cuivre pendait au bout d'une chaînette déclarant son titre de publicain. A ses côtés deux hommes musclés et armés le protégeaient.

D'un air tranquille et attentif, il observait – comme s'il s'agissait d'une scène de chasse – la cohue autour de lui. Quand le dernier paysan fut sorti de la synagogue, il se tourna vers le garde à sa droite et lui donna l'ordre d'une voix calme et quasi persuasive : « Cours dire à tout le monde qu'on en laisse pas s'échapper un seul. Ici il n'y en a pas beaucoup qui ont payé leurs impôts. De toute façon, j'ai avec moi la liste des coupables. Qu'ils ne se laissent pas apitoyer et qu'ils les poussent tous vers la fontaine ».

Le mercenaire partit en courant faire le tour de tous les hommes qui, la lance de travers, barraient la rue aux judéens.

Les trois romains du fond de la place observaient indifférents la scène.

Presque tous les paysans – quelques uns s'étaient sauvés en s'esquivant par un petit sentier derrière la synagogue – furent poussés avec une violence silencieuse vers la fontaine. Là, les soldats avaient fini d'enchaîner les poignets des trois femmes et leur avaient passé autour des chevilles des anneaux de fer, en les prenant sur un tas qu'ils avaient jeté par terre, juste à côté. Même le plus grandet des enfants avait été enchaîné, malgré sa mère qui s'était efforcée de le sauver, en sanglotant, en suppliant, en essayant d'éloigner les mains du mercenaire du corps de son fils.

Quatre judéens – trois étaient les maris, un était le fils d'une des malheureuses – s'étaient précipités sans réfléchir pour les aider, sans armes, et avec seulement le courage désordonné du désespoir. Ils avaient été repoussés avec une facilité agacée par les hommes en armes. Un des quatre hommes fut repoussé d'un coup de coude, un autre, violemment secoué par un bras, mais le troisième qui avait jeté par terre l'argousin, alors qu'il s'apprêtait à tirer par les poignets une des femmes vers le centre de la place, avec une férocité rapide, fut percé d'un coup d'épée dans le flanc.

Son hurlement désespéré, le sang qui commençait à sortir à flots de sa blessure d'où l'assassin avait extrait son épée pour la nettoyer avec calme sur un chiffon qui pendait à sa ceinture, d'un coup, les fit tous se taire. Plus personne ne hurlait. Plus personne n'essayait de fuir. Résignés, comme des animaux emmenés à l'abattoir, entre gémissements et invocations soumises, ils se laissèrent pousser vers la fontaine.

Quand ils furent tous réunis en un tas compact de tuniques déchirées et de châles noirs de prière – et les mercenaires les surveillaient avec une attention experte en les entourant de tous les côtés – l'exacteur quitta sa place, se fit ouvrir un passage par les gardes et monta sur l'escalier qui entourait la fontaine. De là, grand au dessus des têtes de cette petite foule abattue et tremblante, sans

avoir besoin de lever la voix, d'un ton cruellement satisfait, il se mit à dire : « Ceux qui d'entre vous sont en règle avec leurs impôts et même ceux qui ont un peu de retard – car je suis un homme charitable, bien que par chance je ne sois pas un judéen – pourront partir libres. Pour le moment. Mais parmi vous il y en a quatre... J'ai la liste ici... » il tira de sous sa cuirasse un petit rouleau et l'agita brièvement sur les têtes, « qui doivent payer pour leur immonde insolence. Et dix autres qui... »

Des voix confuses l'interrompirent. « Non, non ! Nous paierons », « Ayez pitié ! », « Ayez pitié ! »

« Les quatre hommes seront vendus comme esclaves... » Il fit une pause pour jouir de l'effet de ses paroles, « avec leurs femmes et leurs enfants. Et ceci pour dédommager de la perte qu'ils ont fait subir à celui qui a toujours pris soin d'eux ».

« Non ! », « Non ! », « Pardonne-leur pour cette fois ! »

De tous côtés montaient vers le publicain des supplications de toutes sortes.

« Allons donc ! N'est-ce pas vous, judéens... » répondit-il sarcastique, « qui prêchez < dent pour dent et œil pour œil > ? Maintenant le moment est venu de payer ».

Hanania, tandis que Jacques restait en arrière parmi les derniers hommes du groupe, s'était infiltré entre les gens, jusqu'à se trouver au pied de la fontaine et il s'était placé derrière un des hommes en armes qui avec leur lance tenaient à distance la petite foule du groupe des trois femmes et de l'enfant enchaînés et du publicain qui les dominait sans même daigner leur jeter un regard. Il regarda l'homme du coin de l'œil, mesura jusqu'où arrivait sa cuirasse, étudia la position des mercenaires, puis il porta son regard vers le début de la route qui conduisait de la place à la montagne. Il vit qu'elle était libre, parce que tous les sbires couraient aux trousses des paysans, il mit la main dans sa ceinture pour en tirer la sica.

L'homme qui avait commenté le passage de la Torah dans la synagogue, attira l'attention du publicain en agitant sa main bien haut sur les têtes en criant : « Ecoute-moi ! Ecoute-moi ! »

Comme s'il était amusé par ce cri, l'exacteur l'interpella : « Pourquoi tu m'interromps ? Quelle chose importante as-tu à me dire ? »

« Moi, je paie pour tous les quatre... J'ai les sous chez moi ».

« Payer ? Tu veux dire que tu t'offres à être esclave avec tous les tiens à la place de ces quatre là ? »

A cette proposition, le paysan pâlit : « Non ! Non ! Je ne voulais pas dire ça... » Et, pris d'une terreur aveugle, il recula parmi la foule mais en se retournant, il se prit le pied dans quelqu'un, tomba face contre terre et se couvrit la tête de ses mains, gémissant de peur.

En le voyant, le publicain fit un large sourire de compassion méprisante et tous ses hommes se mirent à ricaner, à se taper sur les épaules, passant leur lance d'une main dans l'autre en se pliant en deux.

En un clin d'œil, Hanania profita de cette distraction momentanée, il écarta brusquement le soldat, sauta sous la fontaine, la sica déjà en main, et de bas en haut, il la plongea complètement dans l'estomac de l'exacteur, la poussant tout au fond pour qu'elle arrive jusqu'au cœur. Puis, d'un bond, il se jeta de côté et couru comme un dératé, entre deux mercenaires médusés vers la route qui menait hors du village.

Le publicain, avant de se soucier de sa blessure, leva le bras pour désigner l'auteur de l'attentat afin de le suivre mais un flot de sang lui sortit de la bouche et lui coupa la parole. Tous ses hommes furent un moment frappés de stupeur et ne surent pas pendant un certain temps s'ils devaient se serrer autour de leur chef blessé à mort, se jeter à la poursuite de l'agresseur ou essayer de maintenir la foule qui fuyait de partout.

Ce fut un moment très bref mais suffisant pour que Hanania s'engage sur la route et disparaisse au premier virage. Pendant que les mercenaires les plus proches se penchaient pour enlever la cuirasse du publicain et désespérés, constataient que maintenant il agonisait, les autres se lancèrent finalement à la chasse aux judéens. Les uns réussirent à les attraper par les bras, deux les blessèrent aux jambes, mais tous les autres s'enfuirent en courant, se dispersant à travers le village. Au milieu d'eux courait comme un fou, le père avec dans ses bras son garçon encore enchaîné.

Jacques au début se déplaça lentement, faisant obstacle comme il pouvait à la poursuite, coupant le passage d'abord à un soldat, puis à un autre. Mais ensuite, arrivé au fond de la place, il se jeta, en hurlant pour attirer l'attention et se faire poursuivre dans une direction différente de celle qu'avait pris Hanania.